

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 19 JUILLET 1884

No. 30

Le Journal du Dimanche

BUREAUX, 43 RUE ST. GABRIEL, MONTREAL.

ABONNEMENT :

Canada et États-Unis, un an	- - -	\$2.00
" " 6 mois	- - -	1.00
Le numéro	- - -	.05

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

AUX ABONNES RETARDATAIRES.

Nous prions nos abonnés qui sont en retard dans le paiement de leur abonnement de vouloir bien se mettre en règle de suite avec l'administration du Journal, en expédiant par la malle le montant dû.

Nous espérons qu'il n'y aura pas de retardataires.

SOMMAIRE

Poésies : Première Révolte.—Pleurer, Réver, Chanter, par *Alphonse Poirier*.—La question du Divorce.—Chronique, par *Fernand*.—La chasse à la Tarentule (suite et fin), par *Dr. Georges Leclère*.—Lettre Intime, par *Hernance*.—Usages Perdus, par *Lionel*.—Cà et là.—Conte Populaire, par *Navier Marmier*.—Logogriphe.—Charade. — Feuilleton : Le Secret de Roch.

PREMIÈRE RÉVOLTE

Quand sous le flamboiement de la première aurore,
Majestueusement, comme un marbre animé,
La femme vint à lui, l'homme sentit éclore
L'amour, l'immense amour dans son cœur enfermé.

Et dans le firmament plein de clartés étranges,
Quand les anges de Dieu se mirent à chanter,
Adam n'écoula plus ce que chantaient les anges
Harpes et tympanons vibraient sans le tenter.

Dieu comprit qu'il avait fait une œuvre trop belle ;
Il eut peur de se voir abandonné pour elle,
Pour cette Eve vers qui l'homme tendait les bras ;

Alors, terrible, ainsi qu'un ouragan qui passe :
" Adam ! " s'écria-t-il par trois fois dans l'espace ;
L'homme, à genoux, frémit, mais ne répondit pas.

PLEURER, REVER, CHANTER

Mes amis des jours passés
De m'aimer se sont lassés ;
Depuis longtemps ma demeure
N'entend plus comme autrefois,
Résonner leur douce voix ;
Et voilà pourquoi je pleure !

Pourtant vers leur souvenir
Je me plais à revenir :
J'erre le soir sur la grève
Où nous allions si souvent
Ecouter le bruit du vent ;
Et voilà pourquoi je rêve !

Mais pourquoi rêver encor ?
Mon âme a pris son essor :
Dieu, dans sa bonté touchante,
Au centuple m'a rendu
Tout ce que j'avais perdu ;
Et voilà pourquoi je chante !

ALPHONSE POIRIER.

LA QUESTION DU DIVORCE

Le sénat en France a rétabli la loi du divorce. Il ne manquait plus que cela pour compléter l'œuvre de démoralisation entreprise par les novateurs républicains. Les lois sont l'expression des mœurs. Alors rien d'étonnant qu'on ait songé à détruire une loi qui gênait les mœurs faciles, pour la remplacer par une autre plus en rapport avec l'état d'abaissement moral de la population.

Pour ces bons républicains le mariage n'est plus une loi sacrée, un engagement solennel qui unit deux âmes l'une à l'autre pour la vie, ils n'en font qu'une simple loi civile comme s'il s'agissait d'un bail de deux, trois ou quatre ans, ou d'une vente à faculté de reméré.

Du train qu'ils sont partis, on ne serait pas surpris s'ils finissaient par réclamer la polygamie, le mormonisme ou le mariage hebdomadaire. De quel droit font-ils d'une institution divine une institution humaine ? D'un sacrement ils en font un bail sous seing privé.

L'indissolubilité du mariage est intimement liée à la moralité sociale. Il n'y a aucun intérêt honnête qui réclame le divorce. Les populations des campagnes ont dû apprendre cette nouvelle avec terreur. La femme ne pourra plus se dire qu'elle contracte une union indissoluble pour faire le voyage de la vie avec celui qu'elle aura choisi ; un caprice quelconque la fera laisser au milieu de la route, seule, sans protection, le cœur brisé, la douleur dans l'âme.

Le foyer de la famille ne sera plus ce séjour de la paix, du bonheur et de l'espérance. L'union conjugale ne subsiste pour ainsi dire qu'au moyen de concessions mutuelles qui sont grandement facilitées par l'indissolubilité du mariage. S'il peut être dissous à volonté, les concessions seront bien plus rares et on finira par ne plus en faire.

Le divorce détruit les traditions de famille, renverse l'arbre des successions et brise les anneaux de cette chaîne qui doit unir les ascendants aux descendants.

Ce sera maintenant des mariages à l'essai. Tant que les époux s'accorderont bien, ils ne romperont pas, mais s'ils ne se plaisent plus, ils se quitteront pour recommencer ailleurs. Il arrivera bientôt en France ce qui est arrivé sous l'Empire romain où les femmes comptaient les années non d'après le nombre des consuls, mais d'après le nombre de leur maris. Les journaux publieront la liste des divorces demandés ou obtenus tout comme on publie la liste des prix du marché. Chaque année les tribunaux lanceront dans la société des milliers d'époux séparés à qui la loi dira : vous n'avez plus ni amour ni famille. Ces époux séparés jeteront la désunion dans les ménages unis ; ce sera des ferments de discorde et de démoralisation.

Cette loi sape la société dans sa base en détruisant la famille. L'indissolubilité du mariage est encore ce qu'il y a de mieux pour mettre un frein aux aspirations du cœur. On pourra se marier sans réflexion comme sans amour lorsqu'on verra la facilité qu'il y a d'en sortir. C'est ouvrir la porte à tous les excès et flatter les plus mauvais instincts. La France marchera plus vite à sa perte, voilà tout. Si c'est là leur but, ils l'atteindront facilement.

CHRONIQUE

Montréal qui commence à ressembler aux grandes villes de l'Europe, l'hiver, par le grand nombre de promeneurs, leur ressemble davantage en été par ses rues désertes.

On a déjà commencé à fuir la chaleur et la poussière. On va se réfugier à la campagne, plusieurs vont même jusqu'aux eaux. Passer l'été aux eaux, c'est charmant ! sans compter que c'est de bon ton.

La Malbaie, Cacouna et Kamouraska sont les places les plus fashionables. Les montréalaises et les québécoises se rencontrent là, rivalisant de toilette, d'élégance et de beauté. C'est un vrai paradis terrestre, mais où il n'y a pas de fruit défendu.

Comme il y a là nombreuse et bonne compagnie, jeunes gens, jeunes femmes, personnes entre les deux âges, la conversation ne tarit pas.

Il n'y a pas de vie plus agréable que celle de la villégiature, quand la société est souvent renouvelée. Il semble que les arrivants apportent dans l'atmosphère un courant de nouvelles et d'idées qui la modifient et la changent, comme il advient dans le salon quand on ouvre les croisées pour laisser entrer l'air frais du dehors avec la senteur embaumée des parterres.

Une résidence d'été où l'on reste entre soi, quelque aimable qu'on puisse être d'ailleurs, c'est presque un navire en pleine mer, navire couvert de verdure, il est vrai, qui a pour mâts les grands arbres où chantent les oiseaux, mais navire où l'on trouve toujours le même équipage.

Quand, au contraire, il y a va et vient, un flux et un reflux de visiteurs, la scène change, le dialogue varie à l'entrée de chaque personnage : ajoutez à cela la surprise de la bienvenue et l'émotion des adieux.

Les arrivants ont tous à répondre à cette question : "Qu'y a-t-il de nouveau," stéréotypée sur toutes les lèvres ? Quoi de plus charmant, en effet, qu'un esprit doucement agité dans un corps immobile, et qu'une imagination qui, au milieu du *far niente* de la villégiature, ouvre ses voiles au souffle des idées.

Celui-ci arrive de Québec ou d'Ottawa et raconte les rumeurs et les cancans les plus en faveur. "Il paraît, dira-t-il, que M. un tel va être lieutenant-gouverneur de la province de Québec." C'est justement l'homme pour ne pas faire de mal, dira un malin, peut-être un envieux. "Que ce serait drôle de voir Mme X* installée à *Spencer Wood*." "J'ai toujours cru, ajoutera une autre, qu'elle était destinée à faire une *gouvernante*."

Ce n'est pas là qu'il se fait le moins de malices aux eaux. C'est ainsi que tous les sujets se traitent et se succèdent et que, chacun, en jetant son mot dans la conversation, alimente la flamme du foyer.

D'autres dames qui arrivent des bains de mer racontent que le mauvais temps les en a chassées. La pluie les a empêchées de se mettre à l'eau.

— Soyons francs, mesdames, s'écrie un critique—cette fâcheuse espèce se glisse partout—ce que l'on tient le moins à prendre aux bains de mer, ce sont des bains. Qu'importe qu'on se baigne pourvu qu'on s'amuse ! Les bals, les concerts, les promenades—en calèches à la Malbaie,—les toilettes qui sont loin d'être négligées ; la mer, qu'il faut bien mettre quelque part aux bains de mer, forme le fond du tableau dont on ne s'occupe guère.

On accuse parfois les femmes d'être changeantes. Je trouve que c'est à tort. Elles aiment à changer de place, il est vrai, mais elles n'aiment pas moins à rester ce qu'elles étaient. On les voit aux eaux comme elles sont au bal. Elles apportent le même décorum, la même distinction et pas moins de toilettes. Une fois rendues là, elles se constituent en ville, ou plutôt en petite république.

On s'occupe de mode et de modiste. On s'interroge sur les modes nouvelles, sur les chefs-d'œuvre que préparent les faiseuses célèbres pour la saison où l'on va entrer, car la grande chose n'est pas de suivre les modes du présent, c'est de deviner celles de l'avenir.

Le suprême triomphe dans le royaume de la mode, nest-ce pas, serait de se mettre aujourd'hui comme on se mettra demain. La masse de cheveux qu'elles se remontent sur la tête commence à devenir de rigueur. A mesure qu'on grossit la tête des femmes, par une logique particulière qui est à l'usage de la plus belle moitié du genre humain, on diminue d'autant leurs chapeaux. De lilluputiens qu'elles étaient, elles vont devenir microscopiques.

Encore un progrès, ils deviendront invisibles. Il y a une chose qui m'a toujours étonné, c'est la facilité avec laquelle les hommes se transforment.

Vous avez vu, il y a quelques semaines, un juge, par exemple, siégeant avec toute la gravité possible. Vous rencontrez en villégiature un homme en blouse, pestant, tempêtant contre son chien Médor qui lui a fait manquer un gibier, dit-il,—est-ce le quadrupède ou le bipède qui est coupable—je ne résoudrai pas cette question.

Vous croyez être en face de quelque campagnard vieilli sous le harnais. Point. C'est cet excellent juge, qui, sans souci du rang qu'il tient à la cour, empoigne son chien par le collier, et contre tous les principes de la jurisprudence, exécute lui-même l'arrêt qu'il a prononcé, et administre à la pauvre bête une dure correction.

Ah ! si l'honnête Médor pouvait parler, comme il s'écrierait : "j'en appelle."

Ce n'est pas ainsi qu'on récompense l'amitié. Donner des coups pour des bons offices ! Il faut que je le dénonce au shah de Perse qui, lui, entend l'amitié bien autrement, car le télégraphe annonçait ces jours-ci qu'il a envoyé au Jardin des Plantes, à Paris, un couple de petits chameaux d'une race extrêmement rare et dont la taille ne dépasse pas celle d'un poney. Ce bon shah en envoie deux à la ville de Paris. Les petits chameaux entretiennent l'amitié.

FERNAND.

LA CHASSE A LA TARENTULE

SOUVENIR D'UN VOYAGE A SANTA FÉ, NOUVEAU MEXIQUE

(Suite et fin.)

En bon militaire il nous entretint de ses nombreuses campagnes, ayant soin d'appuyer sur le fait qu'il avait commencé sa carrière comme simple soldat dans les rangs pour arriver aujourd'hui à être capitaine. Il nous montra les nombreuses médailles qui le décoraient, comme preuve de sa bravoure et de sa vaillance ; tout cela dit avec une simplicité de langage exempt d'amour-propre et de vaine gloire.

Le capitaine avait fait plusieurs campagnes dans le Mexique. Homme d'éducation et esprit observateur il nous donna d'intéressants détails sur la flore et la faune de ce beau pays. Je me rappelle encore la description émouvante qu'il nous fit de son expérience avec la *tarentule* et le *vampire*, deux insectes malfaisants qu'on rencontre assez communément dans ces contrées, et il finit par nous recommander fortement, par simple mesure de précaution, de ne jamais nous coucher sans avoir soin de bien fermer nos fenêtres.

Après avoir fumé un *Londres*, un véritable Havana celui-là, et dégusté quelques verres de Mumm ou de Pomray, nous nous séparâmes comme des amis de vieille connaissance ; tant il est vrai qu'il n'y a rien comme un petit verre de bon champagne pour cimenter les nouvelles amitiés.

Nous nous rendîmes à notre hôtel, après avoir (par simple curiosité) visité une ou deux maisons de jeux *des plus aristocratiques*, où l'or et l'argent sont étalés en profusion sur les tables, mais toujours protégés par deux superbes revolvers à sept coups.

Nous causâmes longtemps des nombreuses aventures de cette mémorable journée, sans oublier les charmantes conquêtes que nous avions faites au bal militaire, puis, le sommeil

nous gagnant, mes deux compagnons se mirent paisiblement au lit.

Suivant une antique coutume, que je dois à ma bien-aimée mère, je m'agenouillai pieusement dans un des angles de ma chambre, pour faire une bonne prière du soir, avant de reposer mes membres fatigués. La brise du soir entra par douces rafales dans notre chambre, dont les fenêtres étaient restées ouvertes, et nous apportait les senteurs parfumées des mille fleurs qui ornaient le parterre du "Palace Hotel." J'étais religieusement absorbé dans mon pieux entretien avec mon créateur, quand je fus distrait par un bruit particulier, qui n'avait rien de rassurant, mais qui me sembla comme le battement d'ailes d'un oiseau quelconque. Je terminai tranquillement ma prière et me levai en faisant mon dernier signe de croix, jugez de ma surprise de voir mes deux compagnons de voyage assis sur leurs lits, la figure empreinte d'une expression d'angoisse et de terreur que je ne leur connaissais pas depuis notre départ de Montréal. Tous deux avaient l'index de la main droite sur leurs lèvres, et simultanément ils me firent entendre un "Chut !!! Chut !!!" qui me cloua à ma place.

— Mais qu'y a-t-il, expliquez-vous ?

— Chut !!! Chut !!!..... Une tarentule !!!..... Un vampire !!!..... Nous l'avons vu.

— Mais où ? où ? Répondez et agissons.

— Derrière la toilette, nous l'avons vu se poser sur ce meuble.

Vous l'avouerez-je, en présence d'une affirmation si positive, je sentis tout mon courage m'abandonner, mes rares cheveux se hérissèrent sur ma tête, et je ne tardai pas à éprouver cette sensation si désagréable, quand on a peur, et qu'on appelle *la chair de poule*. Et cependant il fallait agir, et agir sans perdre une minute.

Le conseil de guerre fut de courte durée et il fut décidé à l'unanimité qu'on commencerait l'attaque de suite ; mais avec quoi nous n'avions pas d'armes pour cette chasse d'une nouvelle espèce. Soudain il me vint à l'idée que précisément ce jour-là j'avais acheté deux flèches des Alpaches, et armé de ces deux armes meurtrières je m'avantai plus ou moins bravement vers le bureau de toilette, suivi de mes deux compagnons de chambre, dans un costume primitif qui était peu propre à nous protéger contre la pique d'une tarentule ou d'un vampire.

Avec une précaution extraordinaire mes deux amis éloignèrent la toilette de la muraille, tandis que moi, armé de mes deux flèches, les yeux grands comme des piastres mexicaines, j'attendais le moment favorable pour transpercer notre ennemi en le fixant sur le bois du miroir avec ma flèche. Enfin je vise, avec soin,..... je lance ma flèche,..... mais fatalité des fatalités je manque le but, et prompt comme l'éclair mon animal s'élance au plafond en décrivant des cercles concentriques autour du seul bec de gaz resté allumé, en nous donnant l'occasion de voir sa forme et sa couleur, ce qui était loin d'être rassurant.

Mes deux compagnons couraient dans la chambre comme des insensés, comme des gens déjà atteints de "tarentisme." J'avais beau leur crier "mais attendez donc, tâchons de saisir notre proie." Ils étaient sourds à ma voix.

La peur est quelquefois bonne conseillère, elle vint généreusement à mon aide dans cette circonstance critique. Prompt comme la foudre je saisis ma serviette, et chaque fois que l'animal passait au-dessus de moi je la lui lançais avec un courage digne d'un meilleur sort. Enfin après cinq ou six efforts infructueux, j'eus l'inexprimable plaisir de voir retomber ma serviette entraînant mon animal à sa suite.

Sauter dessus fut l'affaire d'un instant. Mes amis, que mes succès avaient rendus plus courageux, s'approchèrent, toujours avec une certaine crainte, pour contempler ma victime et entonner le chant de victoire.

Je soulevai avec soin un des coins de la serviette, procédant avec beaucoup de précautions, mais au moment où je m'y attendais le moins, et sans pouvoir m'en expliquer la cause, ma victime m'échappa comme par enchantement, pour recommencer de plus bel sa promenade aérienne autour du bec de gaz.

La consternation se mit dans nos rangs, ce fut un saut qui peut général au milieu des chaises, des tables et des lits.

Reprenant mon sang-froid je saisis de nouveau ma serviette et ma première tentative fut couronnée d'un plein succès, serviette et animal gisaient de nouveau sur le plancher. Jouant de mes deux poings je commençai à taper dur comme un véritable marteau mécanique, pendant que mes deux compagnons menaçants semblables à la statue d'Hercule, étaient debout sur leurs lits armés chacun d'une oreiller qu'ils étaient prêts à lancer à la première occasion.

Prenez garde Docteur, prenez garde, la morsure de cet animal là est mortelle.

Mais je tappais toujours avec un courage doublé par la peur de voir ma victime m'échapper de nouveau.

"Mais prenez donc garde docteur, vous allez vous faire mordre c'est certain."

Prenant alors une pose théâtrale et fièrement drapé dans ma *toge de nuit* je m'écriai avec dignité, comme dans "Le médecin des Enfants" Messieurs il y a deux hommes qu'on n'éloigne jamais du danger c'est le prêtre et le médecin. Je suis médecin, je reste!!!!

Convaincu cette fois d'avoir tout à fait paralysé notre animal, si je ne l'avais pas aplati sous mes coups, je soulevai de nouveau la serviette et à ma grande joie et à ma grande surprise je me trouvai en face d'un magnifique spécimen de..... papillon de nuit..... que je n'hésitai pas à prendre dans ma main. Je m'approchai de mes amis pour leur faire admirer la symétrie de ses lignes et la beauté de ses couleurs, mais ce fut inutile. Ils n'entendaient plus, ils ne voyaient plus et ils se sauvaient à mon approche en me menaçant de me lancer leurs oreillers. Je me décidai donc à fixer ma victime sur le cadre du chassis au moyen d'une épingle qui lui traversa le thorax. Mes deux amis s'approchèrent alors et en reconnaissant la nature de cette innocent insecte, nous partîmes tous trois à rire comme des fous pendant cinq à six minutes.

Le courage et la gaité revinrent bientôt. On ferma soigneusement nos fenêtres, on se coucha pour ne dormir que sous l'effet d'un affreux cauchemar où la tarentule et le vampire jouaient le principal rôle.

Et c'est ainsi, chers lecteurs que se termina ma chasse à la Tarentule.

DR. GEORGES LECLERE.

LETTRÉ INTIME

"Saint-M***, juillet 1884.

"Bien chère Hermance,

"Tu veux que je t'écrive ? Enfant ! Mais tu sembles tant y tenir que je ne puis réellement t'exprimer avec quel plaisir je le fais. Au fond de la solitude que je me suis créée, dans ma modeste retraite, il n'est guère de bonheur qui arrive jusqu'à moi ; j'en trouve cependant en te mettant, comme autrefois, mon cœur à découvert. Et les parcelles de mon âme, qui s'en vont vers toi avec chacune de mes lettres, je les crois

jeter dans un précieux trésor : prends garde, amie, de les profaner.

"Les lèvres parlent de l'abondance du cœur ; mais mon épître sera par trop sombre si je ne laisse parler que mon cœur. Pour toi je voudrais sourire pourtant. Une tristesse folle m'envahit, et malgré toute la sagesse que m'a donné le monde que j'ai fui, je pleurerai ; je pleurerai sans trop savoir pourquoi. Il te faut donc, mon Hermance, si riieuse, si gaie, devenir toute grave dès mes premières lignes, car je ne fais, à toi aussi, que demander une question : question que je pose depuis trois jours aux soupis accentués qui montent de mon cœur gonflé, aux larmes qui tombent brûlantes de mes yeux qui ont appris à pleurer, à la prière qui s'échappe ardente et émue de mon âme endolorie. Et tes bonnes paroles je les laisserai tomber sur tout mon être comme des gouttes de la rosée du ciel.

"Qu'est-ce que la vie, amie ?

"Hélas ! de tout un livre que j'ai lu pour trouver une solution que je dévorerais des yeux, voici les seuls mots que j'ai saisis : *La vie est une longue chaîne de désillusion ; chaque jour abandonne aux ronces du sentier un lambeau des rêves de dix-sept ans.* Je le savais déjà. La gracieuse expérience s'est chargée de m'en donner de généreuses leçons. J'ai, plus souvent qu'à mon tour, laissé des parts de moi-même suspendues aux buissons de la route. Mais semblable au bon vieillard qui, sur le bord de l'éternité, un pied déjà dans la tombe, détourne sa tête blanchie par la neige du temps, jette ses yeux mouillés de larmes sur le long voyage qu'il vient de parcourir, embrasse d'un regard voilé d'amour les lieux témoins de sa carrière, s'arrête à chaque étape comme pour reprendre le souffle d'une nouvelle vie, cueille une à une ses joies, ses peines, ses plaisirs, ses douleurs, comme pour prolonger son existence qu'il voit s'en aller, ainsi je retourne dans les chemins que j'ai battus, le cœur plein d'espérances, plein d'avenir ; ainsi je me rattache à chacun des événements plus tristes que gais de ma carrière : mes souvenirs, c'est ma vie !

"Et qu'est-ce que *ma* vie, à moi, Hermance, dis ?

"Tu le sais mieux que tout autre, toi, enfant, compagne de mes beaux et de mes mauvais jours. Plus jeune que moi de beaucoup, cependant, tu as marché, ta main dans ma main ; et si le cœur sur les lèvres nous avons ri quelquefois, plus souvent tes bras à mon cou, tu as séché mes pleurs. Par les révélations que tu as obtenues au milieu de ces caresses enfantines, par l'amitié pure, franche et noble que nous avons su toujours conserver, malgré notre différence d'âge, dis ce que tu sais de ta grande sœur. Ta voix la réveillera de sa trop triste langueur, ta douce parole ranimera son courage, et ton frais sourire fera peut-être naître le sien.

"Tu n'oses pas. Ah ! je comprends ton hésitation. C'est qu'il te faudra pleurer plus souvent que sourire au milieu de ces souvenirs que nous évoquerons ensemble. Suis-moi, amie, je te fraierai la route.

"Dès mon début dans le monde, à peine sur son seuil, je connus ce que c'était qu'aimer, et jamais Dieu n'avait créé un cœur à qui le besoin fit plus sentir. Pour qui a été touché par l'aide d'un premier amour, il y a, sous ce mot magique : *aimer*, le réveil d'un monde de bonheurs goûtés, d'un océan d'émotions divinement partagées, d'une infinité de ces riens charmants qui ne se sont jamais exprimés et qui ne s'exprimeront jamais. On les a compris dans un regard affectueux, on les a devinés sous une attention délicate, on les a sentis dans un serrement de mains.

"Aimer était une seconde nature chez moi : Je le sentis au sang qui se précipitait brûlant dans mes veines. L'amour était à ma vie ce qu'est le rayon de soleil à la fleur noyée des baisers de l'aurore : mon tout. J'aimai avec toute la confiance de mes jeunes années, avec toute la naïveté de mon âge : je m'attachai irrésistiblement. Je ne voyais plus rien, je ne désirais plus rien, je n'enviais plus rien : j'avais tout ! J'entrevois un coin du ciel dans un œil bleu.

"Hélas ! mon bonheur s'est bien vite envolé, en laissant ce que laisse un incendie sur les lieux qu'il vient de ravager : un monceau de cendres.

"Mais, j'ai toujours conservé pieusement en mon cœur comme une précieuse relique, malgré le temps, les injustices, la destinée même, les traits de cette image tant aimée. Et, au milieu des rêves qui me font revivre, accoudée sur ma fenêtre, la tête dans mes mains, je me plais à enlever les grandes moustaches de cet être vieilli à présent, à dérider son front des soucis accumulés par sa vie difficile, à donner à ses yeux le rayon de sa première flamme, à ses lèvres le sourire de ses vingt ans, et je le revois, je le contemple comme au temps d'autrefois. Ainsi nageant dans de chimères devenues saintes, oublieuse de l'univers entier, le cœur tout rempli de jadis, que de fois n'ai-je pas tressailli en sentant le vent se jouer dans mes cheveux, ou la feuille lentement bercée par la brise parfumée caresser mon front ?...

"Pauvre, insensée ! dès ce premier pas, j'aurais dû comprendre qu'il était pour moi ridicule d'arriver ; cette désillusion, en me frappant si cruellement, m'aurait dû dire que jamais un cœur descendrait jusqu'au mien avec amour, que jamais une main presserait la mienne avec confiance, que jamais une parole répondrait à la mienne avec abandon. Cependant, j'étais jeune, j'étais jolie, j'étais riche ; je ne voulus pas fermer mon cœur. Avec son désir ardent, sa soif insatiable d'affection, de tendresse, il alla, aimant, aimant toujours ; se rattachant à tout et à rien. Oh ! que de fois ne s'est-il pas cramponné à un sourire ? enivré d'un regard ? suspendu à une parole ? Comme pour retremper ses lèvres à la coupe d'une liqueur divine.

"Espérances fauchées, rêves brisés, déceptions amères, désillusions cruelles, désenchantement partout et toujours !

"Voilà ma vie !

"Et tu voudrais, amie, que j'aime ce monde qui te sourit, après avoir foulé aux pieds mes ambitions légitimes, détruit mon avenir ?... Ah ! va, il est toujours le même. Il prodigue des sourires, des joies, des carasses aujourd'hui, et demain, il jettera à la face de ceux qui s'attachent à son char enrubanné, des regards dédaigneux, des rires moqueurs. Oui, je veux le haïr ! Que dis-je ? Je le hais déjà.

"Tu ne t'en doutes pas, ma chère Hermance, et tu ouvres ton cœur à tous ses plaisirs bruyants, tu le livres à toutes ses joies, tu réponds à tous ses appels. Il te faudra peut-être les payer bien cher ces bonheurs qui te sourient, qui te conviennent. Prends garde ! Souviens-toi que le serpent rampe, mais que son venin n'en est pas moins mortel.

"Ah ! pour moi, je ne regrette pas d'avoir déserté le monde, d'être venu chercher dans ce petit village que j'habite, la paix, la consolation qu'il est incapable d'offrir aux cœurs qu'il fait saigner. Je ne veux rien recevoir de lui, ne rien lui devoir : tes lettres sont les seules qui m'arrivent de la ville. J'y trouve bien des idées en dehors de ma nouvelle sphère, mais elles sont épurées par les sentiments les plus tendres d'une sincère amitié. Conserve-la moi

toujours, petite sœur : mes pensées sombres ne sauraient altérer les rêves que tu te plais à dorer, et les tiennes, qui planent encore trop au-dessus de la réalité, me ramènent au temps où j'ai vécu. Continue-moi l'envoi de tes bonnes lettres qui m'apportent quelque chose du bonheur que je trouve à t'écrire. C'est que je me sens si bien après l'avoir fait.

"Ma vie que je viens de redescendre avec toi me fera trouver encore plus heureuses les années qui doivent me garder à la terre. Et j'aurai compris, une fois de plus, ce qu'elle a été, ce qu'elle est. Inutile pour tout, pour tous. Excepté pour les pauvres malades de mon petit village, et pour les enfants qui, chaque printemps, comme l'hirondelle impatiente, reviennent sur ma porte chercher des leçons de notre bonne et sainte religion qui leur permet de s'approcher de la Table Sainte pour une première fois durant la belle saison."

"Ton amie te baise comme elle t'aime."

"A***"

N'est-ce pas qu'elle est grave ma vieille amie ! Plus grave que je suis discrète. Mais elle ne saura pas que je vous ai passé sa lettre, lectrices, puisque même le charmant Journal du Dimanche ne peut arriver jusqu'à elle.

Voyez-vous que le monde n'est pas toujours galant. Il a ses travers parfois. Ma grande sœur fut, malheureusement, victime de ses caprices. Ça donne à réfléchir.

HERMANCE.

USAGES PERDUS

Il y aurait un livre excessivement curieux à faire, rien qu'avec la nomenclature des usages perdus ou oubliés, depuis deux siècles seulement, et qui, selon qu'on les observait ou qu'on n'en tenait pas compte, donnaient la mesure de l'éducation des gens.

Si l'on y ajoutait les us et les coutumes seigneuriaux, royaux, ecclésiastiques, aujourd'hui tombés en désuétude, on arriverait à composer une encyclopédie gigantesque, universelle.

Nous n'avons pas cette prétention ; nous voulons simplement rappeler quelques faits oubliés qui témoignent de la naïveté, de la bizarrerie, de la servilité de l'esprit superstitieux des temps anciens.

La coutume dont nous allons parler date depuis 1668 jusqu'en 1789.

Sous le règne de Louis le Grand, l'étiquette militaire avait inventé le salut de la guérite. Lorsque la garde montait ou descendait à Versailles, les compagnies qui se trouvaient les plus rapprochées de la grille du château, devaient saluer profondément l'appartement du roi, et cela, non seulement lorsque sa majesté était absente du palais, mais de Versailles même.

Les plus grands hommes de guerre durent se conformer à cette ridicule discipline, sous Louis XIV et sous Louis XVI. Elle ne cessa que lorsque l'infortuné monarque quitta Versailles pour résider à Paris.

Les femmes de la cour n'étaient pas soumises à ce salut de la guérite, mais elle devaient faire "la révérence du lit royal."

Toutes les dames, quelque fut leur rang, leur titre, les filles de France même, devaient en passant devant la chambre de sa majesté, s'arrêter devant le lit, et faire une profonde révérence, cette révérence d'étiquette réglée pour les représentations.

Une fois dans l'antichambre, elles étaient dans l'obligation de se retourner, et de répéter cette révérence devant la nef, quand bien

même, le roi n'eut pas été au palais, absolument comme les chrétiens s'inclinent en passant devant l'autel, que le Saint-Sacrement y soit ou non.

De nos jours, les jeunes époux partent pour un voyage, immédiatement après la bénédiction nuptiale.

C'était le contraire autrefois dans le haut monde.

Le lendemain des noces, les femmes titrés recevaient les parents et les amis de leur mari et les leurs dans leur chambre à coucher, étendues à demi sur le lit paré pour la circonstance. La nouvelle mariée devait être en habit de cérémonie.

L'usage voulait que le mari se tint debout l'épée au côté, au pied du lit, pour faire les honneurs de la beauté de sa femme.

Les princesses des fils et petits fils de France, faisaient même cette visite de haute courtoisie aux duchesses, mais rien qu'aux duchesses.

Là ne s'arrêtaient pas les formalités imposées par l'étiquette aux gens de la cour. Une des plus curieuses, étaient leur présentation au public de l'Opéra.

Cette cérémonie, d'ordinaire, avait lieu le premier ou le second vendredi après la noce, car le vendredi était le grand jour d'Opéra.

La veille du jour fixé pour la présentation, les parents et les amis faisaient leurs préparatifs. Toutes leurs richesses vestimentaires étaient mises dehors, comme pour un jour de réception à la cour.

Les parents les plus proches occupaient les loges voisines de celles des époux, et les amis se tenaient particulièrement sur les banquettes de la scène.

Avant le lever du rideau, la mère de la mariée ou celle du marié, à défaut, une parente âgée, prenait place dans la loge. Le mari entra ensuite, se tenait debout, faisait deux révérences au public, et se rengeait pour laisser entrer sa femme. Celle-ci s'avancait sur le devant de la loge, faisait à son tour une ou deux révérences et s'essayait.

A l'arrivée de la mariée, toute l'assistance se levait et saluait. Quand la révérence était faite, le public applaudissait, et les applaudissements étaient d'autant plus chaleureux, selon que les époux étaient estimés, que la mariée était belle.

Cette usage était si despotique, que Marie Antoinette dut la subir. La dauphine fut présentée dans la loge du roi, et elle occupa seule, tout le devant de la loge, dont la duchesse de Chartres lui avait fait les honneurs.

Cette coutume subsista même sous le consulat. Ainsi, en 1802, le roi et la reine d'Éthurie (Ferdinand, duc de Parme, et Marie-Louise, fille de Charles IV, d'Espagne), furent présentés aux Parisiens par Combacérés. Ils devaient l'être par le prince consul Bonaparte, mais celui-ci se trouvant empêché, délégua son collègue.

Ce fut aussi un vendredi que Marie-Louise parut pour la première fois à l'académie impériale de musique, mais il n'y eut pas de présentation en règle.

Du mariage passons à l'enterrement. Des présentations à l'Opéra au deuil.

Dans son code du cérémonial, Mme la comtesse de Bassanville, nous apprend que dans le monde bien né et bien élevé, il est une coutume à observer à propos du deuil des veufs et des veuves.

Tout homme qui épouse une veuve avant l'entière expiration de son deuil, soit deux ans, doit le lendemain prendre le deuil du défunt. Même obligation pour la jeune fille.

Mais voyez-vous la bizarre des coutumes : en 1782 on tolérait les agréments bleus et roses dans les ajustements de demi-deuil. Ces vêtements s'appelaient des robes à la "Malborough."

Au commencement du dix-huitième siècle on essaya de faire adopter en France, la mode alors en vigueur en Espagne, relativement aux visites à faire aux veuves de qualités.

La chambre conjugale, mais plus souvent le lit seulement, était drapé de noir, avec une tenture bordée de blanc. La veuve se tenait assise à la tête du lit en vêtement, enveloppée d'un long voile de crêpe. Elle devait le lendemain de la mort de son mari recevoir là toutes les personnes qui s'y présenteraient, mais elle ne parlait jamais, et il était de bon goût de ne pas lui adresser des compliments de condoléance. La visite était silencieuse. Un salut, une révérence, une station, une révérence, un salut, et tout était dit.

Après le premier mois, la veuve ne recevait plus que celle qu'elle voulait recevoir, et alors, on pouvait parler.

Vers la fin du dix-huitième siècle on laissa tous les personnages titrés, draper leur maison et leur carrosse, et les femmes, pour ne pas trop attrister les amies qui les venaient consoler, drapaient en gris et plus ou moins noir, selon le degré de leur douleur, ou de la fraîcheur de leur teint.

Finissons cet article en signalant aux veuves un ancien usage de la Tartarie indépendante.

Il y a un demi siècle, toute veuve qui se respectait, et ce, pendant un an, faisait coucher avec elle la statue de son mari.

Sans doute c'était là une froide compagnie ; mais cela valait encore mieux que de se brûler vive sur le bûcher, qui consumait les restes du défunt, selon les rites matrimoniaux de l'Inde.

LIONEL.

ÇA ET LA

L'autre jour deux dames de Montréal causaient ensemble d'une troisième... pour en dire du bien.

L'une d'elles dit : "Toujours qu'on ne voit plus Mme X... se décolleter."

"Non, reprit l'autre, c'est une femme de bon sens... Elle a compris que le moment était venu de jeter un voile sur le passé !"

M. Eno, le fameux banquier américain qui est venu se réfugier au Canada après avoir volé quatre millions de piastres, vient d'être mis en liberté à Québec, sur le jugement du juge Caron.

Comment cela ? dira-t-on, puisqu'il a volé. Ce n'est pas le jugement qui est mauvais, c'est la faute des lois. Il n'y a pas de loi d'extradition entre les deux pays pour détournement de fonds.

M. Eno, qui est un tout jeune homme, a déclaré qu'il se fixerait à Québec, s'il était libéré. Il paraît qu'il aime Québec. Il aurait tort aussi de s'en plaindre ; car pendant tout le temps de son procès, il a séjourné—en prison croyez-vous—non, mais au meilleur hôtel de Québec, où tout le monde s'empressait de témoigner des marques de sympathie au banquier défalcaire. On aime les millionnaires, quand même ils sont voleurs.

Un pauvre gueux qui vole une piastre, on le flanque en prison, sans commisération. Mais s'il s'agit d'un vol de millions, c'est un monsieur qui dédaigne la prison—destinée pourtant à recevoir les voleurs—on le loge dans un

hotel où il faut être bien monsieur pour y pensionner, ou bien voleur.

Ce M. Eno a la réputation de posséder quatre millions—il les a volé—peu importe. Qu'il se ville dans notre pays, il serait emprisonné dans lesien, et tout le monde lui fera la cour.

L'influence de l'argent ! Il faudra bientôt changer le proverbe et dire : " Bonne renommée ne vaut pas ceinture dorée."

* * *

Comme la Corporation ne veut rien faire pour assainir la ville, le bureau de santé propose, comme précaution hygiénique en temps d'épidémie, d'attacher les chaussures avec un cordon sanitaire.

* * *

M. Jules Claretie rappelle que lors de la première apparition du choléra à Paris, la gaieté de France et le rire de Gaule eurent bientôt raison de la panique. Le bon Janin se mit, dans ses feuilletons, à rire au nez du choléra comme s'il se fut agit d'une mauvaise pièce. On organisa dans Paris la grande mascarade du choléra, et, comme ils devaient quarante ans plus tard, se moquer des éclats d'obus allemands, les gamins se moquèrent du gigantesque personnage blême qu'on promena par les rues, coiffé du bonnet blanc du *Malade imaginaire*. Alors, ce fut fini. Le choléra avait déjà perdu de son prestige d'ange exterminateur fantastique. On avait ri de lui : il était désarmé. Je conseillerais, ajoute M. Claretie, la même méthode curative si Toulon nous expédiait—ce qui est peu probable—un échantillon de ses produits.

* * *

M. Evariste Leblanc, un jeune avocat de talent, vient d'être élu député à la chambre locale pour le comté Laval. M. Leblanc est un jeune homme de mérite, très estimé dans le public et bien populaire dans son comté.

Cette élection n'est pas sans intéresser un grand nombre de jeunes filles, croyons-nous, qui ne manqueront pas de chercher à influencer le jeune et intéressant député pour lui faire embrasser la politique du *libre échange*.

CONTE POPULAIRE.

LA MONTAGNE DE VERRE.

Il y avait une fois un grand roi dont la fille mourut tout à coup, et tous les habitants du pays se désolaient, car la princesse était très-belle, très-gracieuse et très-aimée. Mais voilà que, le jour où elle devait être ensevelie, arrive d'un pays lointain un savant homme, un magicien qui, voyant ce grand deuil, en demanda la cause. Dès qu'on la lui a dite, il se rend au palais et s'écrie : La princesse n'est pas morte ; laissez-la reposer.

Puis il s'approcha du roi et lui dit :

— Il ne faut pas mettre la princesse dans une tombe. Je ferai une caisse en verre où elle dormira jusqu'au jour où elle doit se réveiller.

Le roi, ravi, annonça qu'il donnerait à l'étranger une magnifique récompense si ses promesses se réalisaient. Le savant se mit aussitôt à l'œuvre. Il établit dans une salle du palais une grande caisse en verre dans laquelle la princesse fut étendue sur de moelleux coussins, et, à la porte de la salle, des sentinelles devaient veiller jour et nuit avec l'ordre formel de ne laisser entrer personne.

Toute cette première organisation étant faite, le savant dit au roi :

— Envoyez de tous côtés des manœuvres pour amasser une quantité de matériaux, car je dois

construire un four plus vaste que votre capitale et faire une montagne de verre. Dans sept ans, lorsqu'au commencement de l'été résonnera le premier chant de l'alouette, envoyez des messagers de toutes parts pour convoquer auprès de vous les prétendants à la main de votre fille, et annoncez qu'elle sera accordée à celui qui pourra gravir, soit à cheval, soit à pied, la montagne de verre. Dans sept ans et sept jours, la princesse se réveillera et donnera un anneau d'or à celui qui parviendra jusqu'au sommet de verre, et avec celui-là vous la marierez, fut-il le plus pauvre de vos sujets, sinon elle se rendormira pour ne plus jamais se réveiller.

Le roi promit de suivre ponctuellement toutes ces prescriptions, et aussitôt donna l'ordre d'amasser les immenses matériaux demandés par le magicien. A la fin de la sixième année, le four s'élevait à la hauteur des nuages. Deux mille ouvriers y étaient sans cesse occupés, et il était chauffé de telle sorte que des étangs, des rivières, des lacs furent par là desséchés, et de profondes sources visiblement amoindries.

Pendant que ces grands travaux s'achevent, entrons dans la cabane d'un paysan, à une courte distance de la ville. La demeure d'un vieillard avec ses trois fils. Ses deux premiers sont de vigoureux et alertes garçons. Le plus jeune semble un peu simple. Le vieillard étant tombé malade les appelle près de son lit et leur dit :

— Je sens que ma fin approche et je désire vous faire connaître mes dernières volontés. Vous, mes fils aînés, il faut que vous continuiez à cultiver ensemble vos champs et à vivre dans la même maison tant que vous ne serez pas mariés, car un proverbe dit : " Là où sept frères peuvent aisément habiter ensemble, il n'y a pas assez de place pour deux femmes." Quand viendra le jour du mariage, vous partagerez entre vous deux mon héritage et vous logerez et nourrirez tant qu'il vivra Georges, votre jeune frère, qui n'est guère en état de travailler ni de gouverner une maison. C'est à cette condition que je vous lègue ma cassette. Georges n'a pas grande intelligence, mais il a bon cœur et il vous obéira comme il m'a toujours obéi.

Les deux frères aînés répondirent à leur père par de belles paroles. Le plus jeune ne dit rien, mais pleura amèrement.

— Encore un mot, reprit le vieillard. Quand je serai enseveli, je désire que vous me donniez un dernier témoignage d'affection en venant l'un après l'autre passer une nuit sur mon tombeau.

Les deux aînés répondirent encore par de belles paroles, sans une larme dans les yeux, à cette dernière demande. Le plus jeune ne dit rien, mais pleura amèrement.

Bientôt le bon vieillard mourut. Les deux héritiers invitèrent à ses funérailles leurs voisins et leurs amis et s'assirent à une table abondamment servie, et burent et mangèrent comme à un repas de nocce. Georges était seul près du cercueil, soupirant et pleurant, et lorsque ce cercueil fut enfoui dans la terre, il lui sembla que toutes ses joies étaient mortes et ensevelies avec son père.

Le soir, quand les derniers convives furent partis, il demanda à ses frères lequel d'entre eux voulait passer la première nuit sur la tombe paternelle.

— Ah ! répondirent-ils, cette journée nous a fatigués ; nous avons besoin de nous reposer. Toi qui n'as rien fait, tu peux bien cette nuit veiller.

Sans rien répliquer, Georges s'en alla au cimetière et marcha à petits pas autour de la fosse où reposait son père. A minuit une voix qu'il ne pouvait oublier prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et il répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

La voix demanda ensuite pourquoi cette visite nocturne n'était pas faite par l'un des fils aînés. Georges répondit que la journée des funérailles avait fatigué ses frères.

— C'est bien, reprit le père ; chaque œuvre mérite sa récompense, je veux te donner la tienne. Un jour, tu désireras avoir de beaux vêtements pour entrer dans la société des gens distingués ; reviens alors sur mon tombeau, frappe trois fois la terre avec ton talon gauche et dis : " Oher père, je demande ma récompense pour ma première veillée." Aussitôt tu auras une armure et un cheval. Mais pas un mot de tout ceci à tes frères.

Au point du jour Georges retourna au logis et s'endormit.

Le soir, il demanda à ses frères lequel d'entre eux voulait passer la nuit sur la tombe paternelle, et ils lui répondirent d'un ton railleur :

— Personne ne viendra enlevé notre père à sa fosse. S'il te plaît d'aller près de lui passer la nuit, rien ne t'en empêche. Mais, avec toutes tes veillées, tu ne le ressusciteras pas.

Georges entendit ces paroles avec douleur et retourna au cimetière.

A minuit, la voix ne son père prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et il répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

Le père, de nouveau, demanda si l'un des deux aînés n'était pas venu. Georges les excusa en disant qu'ils étaient fatigués du travail de la journée.

— Eh bien ! reprit la voix du mort, toute œuvre mérite sa récompense. Je te donnerai la tienne. " Un jour viendra où tu auras besoin d'un vêtement plus beau que celui que tu as gagné hier. Viens alors ici frapper du talon gauche trois fois sur ma tombe en disant : " Cher père, je demande la récompense de ma seconde veillée." Tu auras alors une si belle armure et un si beau cheval que l'on ne pourra se lasser de te regarder. Mais de tout ceci, pas un mot à tes frères.

Au point du jour, Georges retourna au logis. Ses frères étaient encore au lit. Il se coucha et s'endormit.

Le soir il leur demanda lequel d'entre eux voulait passer la nuit sur la tombe. Ils lui répondirent d'un ton sarcastique :

— Celui qui a déjà gratuitement passé là deux nuits peut bien en passer une troisième. A quoi sert d'ailleurs ? Personne n'ira enlever notre père, et il ne sortira pas lui-même de sa fosse. Il n'avait plus sa raison quand il nous a fait sa singulière demande.

Georges pleura en les entendant parler ainsi et retourna au cimetière. A minuit, la voix du mort dit :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et le pieux fils répondit :

Ah ! cher père ; c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

— Pourquoi donc tes frères ne sont-ils pas venus ?

— Ils étaient fatigués du travail de la journée.

— Eh bien ! ton œuvre mérite sa récompense ; je te donnerai la tienne. Un jour viendra où tu reconnaîtra que plus l'homme possède, plus il désire. Mais les vœux du tendre fils qui reste fidèle à la mémoire de son père doivent être accomplis. Je voulais partager mon trésor entre tes frères ; toi seul en hériteras. Si les vêtements et les chevaux que tu as gagnés hier et avant-hier ne te suffisent pas, viens ici frap-

per du talon gauche trois fois sur ma tombe en disant : Cher père, je demande ma récompense pour la troisième veille ? Tu recevras alors la plus magnifique armure et le plus magnifique cheval. Le monde t'admira, tes frères t'envieront, et tu deviendras le gendre d'un roi puissant. Mais de tout ceci, pas un mot à tes frères.

Au point du jour, Georges retourna au logis et s'endormit. Pendant qu'il dormait, ses frères se disaient :

—A quoi nous sert ce garçon qui rôde la nuit et se couche dans la matinée ? A quoi bon le nourrir ? Avec ce qu'il mange, nous pourrions engraisser un porc, ce qui nous serait plus profitable...

—Qu'il s'en aille s'écria l'ainé, qu'il s'en aille, hors d'ici, mendier !

—Non repliqua l'autre; on sait que nous avons quelque fortune, et on nous blâmerait si nous l'oblignons à demander l'aumône. Qu'il demeure ici. Nous lui donnerons nos restes, pas assez pour apaiser son appétit, assez pour qu'il ne meure pas de faim.

Pendant ce temps le magicien avait achevé son œuvre, et le roi fit annoncer de toutes parts que la main de sa fille serait accordée à celui qui à pied ou à cheval, gravirait la montagne de verre. Au sommet de cette montagne était la princesse endormie dans sa caisse de verre.

De tous côtés, on vit venir dans la capitale une multitude, les uns décidés à tenter la difficile épreuve, les autres désireux d'assister à ce curieux événement. La montagne brillait au loin comme le soleil.

Les deux fils du paysan s'étaient fait faire des habits d'apparat pour se rendre à cette grande réunion. Georges à qui ils ne donnaient qu'un grossier habit devait rester à la maison pour ne pas les humilier par sa misérable apparence. Mais dès qu'il les vit sortir il courut au cimetière, frappa la terre du talon, et dit : "cher père, je demande la récompense de ma première veille." Au même instant apparut devant lui un beau cheval complètement sellé et harnaché. A ses flancs, étaient suspendue une armure de bronze qui s'adaptait si bien à la taille du jeune orphelin, qu'elle semblait faite tout exprès pour lui.

Des centaines et des centaines de prétendants avaient déjà vainement essayé de gravir la montagne. A peine sur la pente escarpée et glissante pouvaient-ils faire quelques pas. Georges revêtu de son armure, et la figure cachée sous la visière de son casque, passa au milieu de la foule, et gravit tranquillement la montagne, jusqu'au tiers de sa hauteur. On vit alors la princesse lever une main dans sa caisse de verre. Mais il se retourna, salua le roi, et disparut.

Le soir, rentré chez lui, il écoutait en silence ses frères qui s'entretenaient sur les événements de la journée, et de l'éclat du chevalier à la monture de bronze.

Le lendemain matin, tous deux sortirent à la hâte pour assister à l'épreuve qui devait durer encore deux jours. Georges alla comme la veille invoquer son père. Aussitôt apparut un cheval superbe à la bride d'argent et à la monture du même métal.

Comme le jour précédent, beaucoup avaient essayé mais en vain, le cruel défi. Alors, tout à coup on vit venir le chevalier à la monture d'argent, qui, ayant traversé la foule, gravit majestueusement la montagne jusqu'au milieu de sa hauteur; la princesse remua la tête, mais Georges retourna, salua le roi et disparut.

Le soir, assis tranquillement en sa demeure, il écouta sans rien dire, ses frères raconter les événements de la journée.

Le lendemain, troisième et dernier jour, tous deux s'en retournaient à la ville, où il y avait encore une plus grande foule que la veille. C'était le jour décisif où la princesse devait se réveiller.

Georges s'en va au cimetière, et invoque son père ; "Cher père, je te demande la récompense de ma troisième veille." Aussitôt apparut un cheval à bride d'or avec monture d'or. Après s'en être revêtu, il se dirige vers la montagne, chacun l'admirant sur son passage, la gravit lentement et parvint au sommet. Au même moment, le couvercle de la caisse se brisa, la princesse le lève, tire de son doigt un anneau d'or, et le remet au brillant chevalier.

Georges redescend lentement la montagne salua le roi et disparaît.

Le lendemain, le roi joyeux fait annoncer que la main de sa fille serait accordée à celui à qui elle avait remis son anneau d'or, et à travers de la foule des courtisans et des envieux, au milieu des splendeurs du palais, tout à coup, on voit venir un jeune homme vêtu comme un mendiant. C'est Georges. Les deux frères se regardent stupéfaits, et le roi frémit à l'idée de marier sa fille avec un être d'un aspect si misérable. Cependant il ne peut manquer à sa parole. Georges lui présente l'anneau d'or, il doit devenir son gendre, il attend la parole décisive. Dès qu'il l'a entendue, il enlève d'un seul coup de main sa hideuse souquenille, et se remonte revêtu de l'éclatante armure, avec laquelle il a gravit jusqu'au sommet de la montagne.

Le pieux orphelin épousa la belle endormie, et vécut très heureux. Les cruels frères moururent torturés par la colère et l'envie.

XAVIER MARMIER.

Une excellente troupe d'opéra joue en ce moment à Montréal, à la salle du Palais de Cristal avec grand succès. *Giroflée Girofla* attire chaque soir une foule considérable, et jeudi ils ont commencé *Les Cloches de Corneville*, charmant opéra s'il en fut et délicieusement rendu par les artistes de choix qui jouent chaque soir.

LOGOGRIPHE.

No. 1.

D'un Dieu cruel, par moi seul triomphant,
Je suis avec mon chef, l'instrument et l'organe ;
Sans ma tête, je suis l'enfant
Qui menace le plus de devenir un âne.
Otez-moi tête et cou, dans la bouche des rois,
Comme sur les lèvres des belles,
Je suis un mot bien dur, révoqué toutefois
Moins souvent par eux que par elles.

CHARADE.

No. 2.

Mon premier jouit quelquefois
Du rare et flatteur avantage
De caresser vos jolis doigts
Quand vous vous mettez à l'ouvrage ;
Mon second est un instrument,
Qu'on accorde pour vous sur les bords du Pervresse ;
Et mon tout est la douce ivresse
Que l'on éprouve en vous voyant.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XVIII

LE MYSTÈRE

(Suite.)

—A demain ! dit-il ; s'il plaît à Dieu, je viendrai vous remercier encore une fois avant de quitter la Chênaie.

—Tu ne veux donc pas coucher au moulin ?

—Non. J'ai quelques affaires à régler.

—Mais tout le monde dort au presbytère.

—Je n'entrerai qu'à l'église et ne troublerai le sommeil de personne. Adieu. Au revoir.

Roch n'avait pas fait cent pas dans la campagne, enveloppée de ténèbres, qu'il entendit autour de lui des bruits de voix et vit aller et venir des lumières.

—Suis-je l'objet d'une hallucination ? se dit-il avec surprise.

Pour mieux s'assurer de ce qui se passait, il s'arrêta et regarda attentivement à l'horizon.

Il ne s'était pas trompé. C'étaient bien des voix d'hommes qu'il avait attendues.

—Quelques bandes de factieux, sans doute ? articula-t-il à voix basse.

Et par un mouvement instinctif sa main se porta à la place où la bourse était cachée dans sa ceinture.

—Si l'on me dérobaient cette argent, pensa-t-il, si mon sacrifice avait été inutile !... Non, plutôt mourir que de me laisser dépouiller.

Il était demeuré immobile, l'oreille aux écoutes, l'œil aux aguets.

—Que résoudre, mon Dieu ! poursuivit-il mentalement. Qui sait si monsieur le curé et Marie ne se trouvent pas en danger et s'ils n'ont pas besoin de moi !

Il voulut faire un pas et hésita encore.

—Si pourtant mes craintes étaient fondées, ajouta-t-il. Si j'avais réellement affaire à des factieux ! Que pourrais-je seul contre dix, vingt, peut-être davantage ?

Le pauvre sacristain se trouvait dans une de ces situations où les idées se croisent et se contrarient, et viennent toutes en même temps, les plus extravagantes cherchant toujours à l'emporter sur les autres.

Un moment il se demanda s'il ne ferait pas bien de creuser rapidement et en silence un trou dans la terre, d'y enfouir son argent, puis de courir au presbytère. Déjà même il avait commencé, à l'aide de son bâton, de fouiller le pied d'un arbre, lorsqu'il s'avisait que cet arbre pouvait lui offrir un abri et lui servir en même temps d'observatoire.

Il y grimpa donc et, se blottissant prudemment parmi les branches, de manière à pouvoir tout épier sans être vu, il attendit les événements.

Il resta ainsi près d'une heure à l'affût ; son cœur battait violemment dans sa poitrine ; ses yeux perçaient l'obscurité, suivant anxieusement le mouvement des lumières fugitives qui dansaient sur le flanc et la crête de la montagne. Peu à peu ces lumières devinrent moins vives, moins nombreuses, et finirent par disparaître complètement. La première aube dissipa le chaos où semblait plongée la nature et rendit aux objets leurs contours et leur couleur ; les oiseaux s'agitaient dans leurs nids, l'aurore annonçait, par ses lueurs brillantes et rosées, le lever du soleil.

Le sacristain respira. Tout lui donnait l'assurance qu'il n'avait plus à craindre aucun danger. Il descendit de l'arbre et marcha à pas précipités dans la direction de l'église. Il était parvenu à la croix de pierre, quand il vit s'ouvrir la porte du presbytère et Marie, enveloppée dans sa mante de byette, s'avancer sur la route.

Roch se jeta derrière la croix pour ne pas être aperçu.

La jeune fille passa près de lui sans se douter de rien, puis elle franchit la passerelle et prit le chemin du village.

—Où va-t-elle à cette heure matinale ? se demanda-t-il. Mon cœur la suit... Si... Mais non, je me suis juré de garder le silence.

Il eut un soupir et s'approcha à pas de loup du mur qui servait de clôture au jardin de l'abbé.

—Achevons notre œuvre, dit-il.

Et posant le pied sur l'une des pierres qui faisait saillie dans le mur, d'un bond vigoureux il se trouva au haut.

D'un saut il fut dans le jardin. Puis il courut à un vieux figuier, dont le tronc se tordait sous les enlacements du lierre.

Arrivé là il se jeta à genoux et se découvrit.

Le jardin du presbytère mesurait à peine deux mille pieds carrés. A part le vieux figuier et deux peupliers dont la hauteur attestait le grand âge, tout ce qui s'y trouvait avait été planté par Roch. Depuis cinq ans surtout, c'est-à-dire depuis que le vieillard n'avait plus la force de remuer les outils, le sacristain, toujours laborieux et bon, s'était appliqué à faire cette partie de l'habitation du curé et de Marie ce qu'il avait le droit d'appeler un petit paradis. Aux arbres fruitiers alanguis et rachitiques il avait fait succéder des essences plus riches en sève et plus abondantes en rapport. La greffe, pratiquée avec entente, avait servi à donner des fruits des plus savoureux.

De nouvelles treilles étaient venues marier leurs pampres verts et leurs raisins dorés à celles qui existaient déjà et qui ne donnaient, par les journées de chaleur tropicale, qu'un ombrage imparfait. De distance, un banc rustique permettait au bon prêtre de lire son bréviaire en respirant les parfums des fleurs disposées ça et là en corbeilles et en parterres. Le chèvrefeuille, la grenadille, le liseron plantés sous la fenêtre de Marie accrochaient leurs spires délicates en capricieuses arabesques, et montaient, encadrant de leur verdure et de leurs fleurs la baie, où se montrait de temps à autre la figure ravissante de la jeune fille, fleur plus enchanteresse pour le pauvre Roch que toutes celles du jardin.

Si cette apparition s'arrêtait quelques temps dans ce cadre féérique, si un sourire venait à errer sur les lèvres de Marie, oh ! alors l'orphelin sentait comme les fumées d'un vin capiteux. Ivre d'amour, un seul regard de celle qu'il aimait le transfigurait.

Roch n'aimait pourtant pas son jardin uniquement à cause de Marie. Il s'était attaché au sol même. Chacun de ces arbres qu'il émondait, échenilla, surveillait avec une sollicitude incessante, il l'avait vu naître d'année en année, il en avait suivi le développement progressif, et il pouvait se dire avec fierté que c'était là son ouvrage. Chacun de ces fleurs, qui étalait ses pétales superbes au soleil, il pouvait en quelque sorte en revendiquer la paternité.

C'est pour cela qu'avant de quitter à jamais fleurs et arbres, qu'il regardait pour ainsi dire comme ses filles et ses fils, avant d'aller au loin chercher peut-être la mort, il voulait, une dernière fois, embrasser du regard tous ces objets qui avaient eu une si grande part dans son existence.

C'est pour cela que, sans troubler le silence de ce petit coin de terre où il avait vécu près de vingt ans, il avait passé par-dessus le mur et était aller tout d'abord saluer le vieux figuier, témoin discret de toutes les joies de son enfance, compagnon aimé, et seul confident de ses peines et de ses rêves.

Involontairement il était tombé à genoux comme ferait un enfant qui attend la suprême bénédiction paternelle. De grosses larmes roulaient sur ses joues, et son regard voilé s'efforçait de concentrer en une même image tout ce qui faisait, grâce à lui, l'ornement du petit paradis.

A la fin pourtant, lorsqu'il sentit la brise caresser ses cheveux et calmer l'ardeur du sang qui battait à ses tempes, il se leva :

—C'était le seul moyen d'en finir, se dit-il, l'unique remède à mon mal. Sans doute, l'abbé et Marie me regretteront, mais ils se consoleront de mon absence. D'ailleurs je ne pouvais rester ici. Quelque empire que ma raison ait sur mon cœur, je n'aurais jamais la force d'assister à ce mariage... Loin des yeux... Non, non... elle sera toujours présente à ma vue, à ma mémoire...

Roch avait éclaté en sanglots. Le bras appuyé contre l'arbre et la tête affaissée sur le bras, il resta longtemps immobile et anéanti.

Quand il revint à lui, il eut honte de sa faiblesse et, dominant ses sentiments, il s'arracha à ces lieux si chers.

—Adieu, mon vieux figuier, dit-il. Qui sait si je te reverrai ?

Et en lançant le tronc de l'arbre de ses deux bras, il imprima sur l'écorce rugueuse un long baiser.

—Pauvre treille, continua-t-il, te souviens-tu du temps où tu nous couvrais de ton ombre, quand je venais jadis m'asseoir ici avec Marie ? Ce n'est pas moi qui, cette année, cueillerai tes raisins. Mais ils viendront, eux. Tu entendra leurs aveux et leurs serments comme tu a entendu mes soupirs et mes plaintes. Sois bonne pour eux, comme tu l'as été pour moi.

Ses yeux tombèrent sur un poirier.

—Adieu aussi, ajouta-t-il, adieu, peut-être à jamais.

Pas à pas, il s'arrêtait devant chaque arbuste, devant chaque fleur, et leur envoyait tour à tour un dernier signe d'amitié.

Il arriva ainsi sous la fenêtre de Marie. Ce fut la dernière station de son chemin de douleur.

Il avait retiré de sa ceinture la bourse d'estame et la soupesait dans sa main.

—Marie es tortie, dit-il, l'abbé est seul ; s'il dormait !

La fenêtre était ouverte. Peu élevée au-dessus du sol, il était facile de l'atteindre. D'un bond Roch eut saisi l'appui. Il se hissa rapidement jusqu'au haut.

Un instant après il était dans la chambre du curé, contiguë à celle de la jeune fille.

Le vieillard, paisiblement couché dans son fauteuil, avait fermé les yeux. La fatigue physique l'avait emporté sur la souffrance morale. Plongé dans un profond sommeil, il n'avait point entendu les pas du sacristain. Roch contempla avec vénération les traits de cet homme de bien à qui il devait une si grande reconnaissance.

Le pauvre orphelin s'agenouilla aux pieds de son père adoptif et, courbant la tête comme il eût fait devant l'image de son patron dans l'église, il pria. Puis il saisit doucement la main du prêtre, la couvrit de baisers et y déposa la bourse.

Au contact des lèvres du jeune homme, l'abbé avait eu un léger tressaillement. Roch, averti, avait repris le chemin par où il était venu. Il avait passé par la fenêtre et traversé le jardin en courant.

—Ah ! c'est vous, petits rusés, qui venez écouter la lecture du matin... Vous ne répondez pas... Approchez... Vous voulez vous amuser.

Le vieillard avait prononcé ces paroles en s'éveillant. Ne voyant personne, il s'était levé. La bourse était tombée en produisant un son métallique.

—Qu'est ceci ! dit-il en se baissant instinctivement pour la ramasser. Une bourse ? Qui l'a mis là ?

Ses doigts débiles dénouèrent le cordon.

—De l'or ! s'exclama-t-il avec un accent agité. De l'or ! ajouta-t-il au bout d'un moment de stupéfaction en versant le contenu de la bourse sur la table. Suis-je éveillé ? N'est-ce point un songe ?

Et ses yeux grands ouverts s'attachaient sur les pièces éparpillées dont le fauve éclat l'éblouissait.

—Je ne me trompe point, se dit-il en reprenant ses sens et en palpant les pièces l'une après l'autre. C'est de l'or ! de l'or vrai ! de bon et bel or ! Qui a pu l'emporter ici ? Ah ! la miséricorde divine a exaucé ma prière ! Merci, mon Dieu, merci pour eux et pour moi !

Il s'était agenouillé, laissant passer toute son âme dans une fervente oraison.

Tout à coup son regard tomba sur un papier plié qui se trouvait parmi les pièces d'or. Il le prit et lut la suscription : « Pour l'abbé Juan, curé de la Chênaie ».

D'une main trébuchante il déploya le papier. Voici ce que contenait le mystérieux message :

« Monsieur le curé, quelqu'un qui n'ignore rien de vos bienfaits et qui sait combien vous souffrez de ne pouvoir empêcher Diégo de partir pour l'armée, vous envoie ces vingt et une onces d'or afin de lui acheter un remplaçant. Ne cherchez point à découvrir l'auteur de ce don ; il se trouve dès aujourd'hui remboursé par votre sincère dévouement à ses intérêts. »

Les regards du prêtre allaient du billet à l'or étalé sur la table. Ses pensées se heurtaient à la fois à vingt conjectures différentes.

D'où lui venait cette fortune ? Qui l'avait déposée en ses mains dans un moment si propice, d'une manière si délicate ? Pourquoi le donateur ne se nommait-il pas ? Pourquoi tenait-il à rester ignoré ? C'était incontestablement un homme riche ; or, à la Chênaie, tout le monde était pauvre ou sans aisance, à l'exception du père de Diégo. Était-ce lui qui avait eu, au dernier instant, conscience de son devoir ? Quel autre était plus intéressé au salut du jeune homme ?

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, l'abbé marchait à grand pas dans sa chambre, s'arrêtant parfois brusquement, gesticulant, touchant les pièces d'or pour les faire sonner, relisant le billet, donnant en un mot tous les signes d'une extrême agitation.

—Calmons-nous, se dit-il enfin, et voyons les choses telles qu'elles se trouvent indiquées par les faits. Je dormais, quelqu'un que je n'ai pu voir est entré ici. J'ai cru sentir un baiser sur ma main. Je me suis éveillé. Cette bourse d'or est tombée à mes pieds puis j'ai trouvé ce billet. Cherchons bien. Qui est assez riche à la Chênaie pour pouvoir donner une si grosse somme ? Personne. Ceux qui sont charitables sont pauvres. Il ne reste que Gaspard. Mais pourquoi ce mystère ? Sans doute, il aura imaginé ce moyen détourné pour ne pas avoir à pardonner à son fils, tout en ne le laissant point partir.

Du soupçon à la certitude la distance n'était pas grande dans ces conditions. L'abbé s'arrêta provisoirement à sa dernière explication.

Il ramassa précipitamment les pièces de monnaie, les remis dans la bourse avec le billet et, prenant son chapeau et son manteau, il se hâta de sortir.

—Marie ! Marie ! cria-t-il. Tranquillise-toi. Il ne part pas. Il reste avec nous. Vite ! vite ! mon enfant allons lui annoncer cette nouvelle inespérée.

Il ne reçut point de réponse. Il visita toutes les pièces de la maison : il ne trouva personne.

—En attendant qu'elle revienne, dit-il, allons à l'église, prévenir le sergent.

Et, comme s'il eût été rajeuni de quarante ans, il descendit presque en courant les degrés de pierre et se trouva en quelques minutes à l'endroit où pendait la corde qui servait à appeler le sacristain. Il la tira avec un mouvement fébrile.

—Qui est là ? cria-t-on du dedans.

—C'est moi, mes enfants, répondit-il tout haletant Ouvrez, ouvrez vite, l'abbé Juan vous apporte une excellente nouvelle !

La porte s'était entre-baillée. Le curé la poussa au milieu de l'église il aperçut un homme à demi nu, les épaules couvertes d'une capote de soldat.

C'était Robreno.

—Vous voici bien matinal à votre âge, monsieur le curé, dit le brave homme en tordant sa moustache suivant sa manière accoutumée.

—J'aurais voulu me lever plus tôt encore pour vous montrer ce trésor, s'écria le vieillard, en agitant la bourse.

—De l'or ! fit le sergent abasourdi, devinant aussi tôt que c'était la rançon de Diégo.

—Oui, de l'or ! répéta l'abbé avec un geste de triomphe enfantin. Il ne part pas.

—Je le savais bien, dit sentencieusement le sous-officier. Tout cela n'était que feinte de la part de l'alcade.

—En effet ; mais où est Diégo ? Où est Roch ?

—Roch est sorti, Diégo dort.

—Roch sorti, pourquoi ?

—Je l'ignore.

—Éveillez toujours Diégo.

—J'y cours. Va-t-il être surpris, le brave garçon, en apprenant que la fortune lui est venu en dormant !

XIX

SINCÉRITÉ

C'était chez l'alcade qu'allait Marie, lorsque Roch l'avait rencontrée. Elle s'était dit qu'elle devait cette démarche à son amour pour Diégo, que les prières et les larmes d'une femme seraient peut-être plus puissantes, plus efficaces que celles du jeune homme.

Il faisait à peine jour quand elle arriva à l'habitation de don Gaspard. Devait-elle frapper, se faire ouvrir, et aller résolument au-devant d'un accueil qui pouvait être défavorable ? Valait-il mieux, au contraire, qu'elle attendit l'arrivée d'un des gens de la maison, pour faire prévenir l'alcade de sa visite ?

(A continuer.)

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH CADIEUX & DEROME

205 et 207 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TAPISSERIES! TAPISSERIES!

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOÛTS,
Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux.

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,
POUR PLAFONDS,
BORDURES, DÉCORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe verte éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son capot de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons : prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie CADIEUX & DEROME, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE

Carré Dominion en face de l'Hotel Windsor

ROLAND G. I. BARNETT, Locataire et Gerant.

JEUDI 17 JUILLET ET LES JOURS SUIVANTS

LES CLOCHES DE CORNEVILLE

PRIX POPULAIRES : 75, 50, 25 et 15c. LOGES : \$5.00 et \$6.00.

PLUMES TEINTES EN NOIR

BRILLANT.

WILLIAM SNOW

Fabricant de PLUMES d'Antruches,

2025 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Plumes frisées, nettoyées et teintes en toutes couleurs.

L'ART ET LA MODE

Journal illustré, publié à Paris tous les samedis

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'abonnement : \$12.00 par an

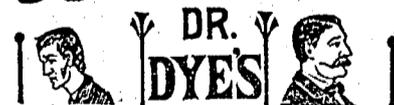
Frais de poste non compris.

S'adresser Rue Halévy, No. 8

EN FACE L'OPERA

PARIS.

30 DAYS TRIAL



DR. DYES' ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete RESTORATION TO HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

L'ALBUM MUSICAL

Recueil de Musique et de Littérature Musicale.

Parait tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, Musique d'Orgue et de Piano, Romances, Chansons et Chansonnettes des meilleurs auteurs.

Prix d'abonnement - \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centins.

A. FILIATRAULT & CIE.,

Editeurs-Propriétaires.

25, Rue St. Gabriel, Montréal.

Boîte 325, P.O.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette. 25 cents la boîte. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.

La boîte 25c. demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon. LAVIOLETTE & NELSON, Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux, le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

Le Baume de Jeunesse

DES DAMES

POUR EMBELLIR ET PRÉSERVER LE TEINT

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaires. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En Vente chez tous les Pharmaciens

FLACON D'ESSAI Seulement 25c.

A VENDRE.

10,000,000 DE PIEDS DE Bois de Sciage

de toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

AUSSI

Lattes, Bardeaux, Sciés et fendus

Bois de Charpente

En Pin et en Epinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester et Sanglinet, MONTREAL.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU. Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza. Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOITE. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Poudre Coryzine, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFAILLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 35 CENTS. Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La prescription du Dr. Nelson pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille 25c.

E. A. D. MORGAN, B. C. L. AVOCAT,

Commissaire pour Ontario et Manitoba

112 RUE ST. FRANCOIS-XAVIER,

BOITE B. P. 310.

Frechon, Lefebvre & Cie,

245 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

BRONZES ET ORNEMENTS D'EGLISE,

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries, Vins de Messe, Huile d'olive, Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à grande réduction.

MAGNIFIQUES CHROMOS DE LA MORT DE ST. JOSEPH.

Creven Cotton Co.

BRANTFORD, Ont.

COTONS A DRAPS

(Sheeting) ECRUS.

AGENT :

S. DAVISON,

16, Colborne Street, Toronto.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 209 Rue Notre-Dame, Montréal.